

*Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada.* Québec, Presses de l'Université Laval, 1992. 430 p. 36,95 \$

Robert Lahaise

Volume 47, Number 2, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305236ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305236ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaise, R. (1993). Review of [*Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada.* Québec, Presses de l'Université Laval, 1992. 430 p. 36,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(2), 297–298. <https://doi.org/10.7202/305236ar>

*Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada.* Québec, Presses de l'Université Laval, 1992. 430 p. 36,95\$

De prime abord, l'idée de rééditer ces biographies, déjà majoritairement parues dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, me semblait faire double emploi. Toutefois, avec de nouvelles présentations resituant dans leur propre contexte les personnages d'une même communauté — les Sulpiciens en l'occurrence — ou d'un même regroupement — par exemple, les sculpteurs, les médecins, les syndicalistes ou autres — il en résulte une compréhension supérieure de ladite institution.

Dans un «second toutefois», deux suggestions. D'une part, remplacer l'ordre alphabétique nécessaire au *DBC* par l'ordre chronologique, permettant ainsi une vision évolutive du groupe étudié. D'autre part et surtout, conserver pour les nouvelles biographies du vingtième siècle les mêmes critères d'objectivité scientifique ayant caractérisé cet irremplaçable *DBC*. On éviterait de la sorte ces péroraisons surannées qu'on retrouve en dernière partie, telles: «Dieu accueillait son enfant qui l'avait servi toute sa vie»; de sa tombe, «il se relèvera pour le triomphe total et définitif de Jésus sur le monde»; «Il nous reste à poursuivre son œuvre dans l'Église».

Et j'en passe et j'en repasse. Un dictionnaire biographique n'est pas un dictionnaire hagiographique. *Amen...* et revenons sur terre.

Divisé en quatre périodes, cet essai traite en premier lieu des «Messieurs» en Nouvelle-France. Période héroïque d'une Ville-Marie tenue à bout de bras par les Sulpiciens, où on voit les aristocrates Gabriel Thubières de Lévy de Queylus, François de Salignac de la Mothe-Fénélon, François Vachon de Belmont et autres donnant à la cité argent et atmosphère grand siècle.

Une deuxième partie nous amène de 1760 — quand donc, Seigneur de toutes les armées, cessera-t-on d'appeler *Conquête* le fait de se faire battre! — à 1835, fin de l'unique Évêché de Québec. Le vicaire général Étienne Montgolfier — ses neveux sont inventeurs de montgolfières — convainc les religieuses de demeurer à Montréal et les soutient financièrement, tandis qu'une soixantaine d'années plus tard, l'abbé Jean-Baptiste Thavenet remet celles-ci sur le chemin de la prospérité en leur faisant restituer sous Louis XVIII le capital qu'elles avaient investi en France avant la Révolution. Cette même Révolution provoquera l'arrivée au Québec de dix-huit Sulpiciens français entre 1793 et 1796. France persécutrice, Angleterre accueillante, la «Conquête providentielle» s'institutionnalise. Les «Messieurs» — essentiellement français — s'opposent au nationalisme aussi tonitruant qu'anticlérical des Patriotes, et «l'entente cordiale» se fait avec Albion.

Peu après, en 1840, les Sulpiciens se voient enfin confirmés dans leurs droits seigneuriaux sur l'île de Montréal, droits contestés par les Britanniques depuis notre Défaite. En cette même année 1840, à la suite de la réconciliation survenue cinq ans auparavant entre Monseigneur Lartigue, Canadien ultramontain, et les Sulpiciens, Français gallicans, Monseigneur Bourget confie à ces derniers la formation de notre clergé séculier. Prospérité matérielle et triomphalisme religieux entérinent le providentialisme cher à l'abbé-historien Étienne Faillon, et les ex-seigneurs multiplient les œuvres caritatives.

Dans une quatrième et dernière partie au passéisme un tantinet chevrotant, on constate que les Sulpiciens se québécoisent, et qu'à compter de 1917, les «pure-laine» remplacent les Français comme supérieurs généraux. Ils essaient au Japon et en Colombie, éduquent, principalement dans leurs collèges de Montréal, Grasset et Grand Séminaire, et subissent — comme tous — la crise des vocations, depuis les années 1960. Les heures glorieuses font place à une discrète intériorisation.

En somme, il s'agit là d'un ouvrage fort utile pour les Montréalistes — tels qu'appelés jadis par Dollier de Casson — et reconfortant pour les Sulpiciens.